

L'homme qui tua Louis Berti à Valence d'Olivier ROUX

Louis Berti avalait, presque sans les mâcher, de gros morceaux d'un club-sandwich garni de poulet mayonnaise, acheté quelques temps avant dans une supérette du quartier. Le pain de mie blanchâtre prévu pour enserrer le contenu insipide s'était gorgé de sauce et n'arrivait même plus à se donner une contenance. Une infime pression des doigts suffisait à traverser l'étrange matière atone. Une bouteille isotherme en plastique beige, pleine de café pour l'instant encore très chaud, était posée sur le bureau, à côté du pupitre de commande des caméras de vidéosurveillance. Le premier mug qu'il avait rempli débordait de volutes de vapeur amères. Il approvisionnerait tout au long de la nuit cette grande tasse et boirait une fois de plus le Thermos jusqu'à la lie.

« *Parking gardé 24h/24h* », il fallait bien que quelqu'un les surveille ces voitures, dans leur enclos, au cas où le grand méchant loup voudrait en croquer une ou deux.

Il savait que malgré la caféine, il s'assoupirait un peu vers trois heures du matin. Comme toujours. Il se réveillerait en sursaut, jetterait un coup d'œil aux écrans de contrôle puis irait acheter une barre chocolatée et un coca-cola au distributeur automatique, juste à côté des caisses, en face de son poste de garde. Ça lui dégourdirait les jambes pour les heures qu'il lui resterait à tirer. S'il avait fumé, à ce moment-là, il aurait grillé une cigarette le dos appuyé dans l'encadrement de la porte vitrée.

Louis Berti avalait, presque sans les mâcher, de gros morceaux d'un club-sandwich garni de poulet mayonnaise. Dans les hauts parleurs du parking, Jim Morisson expliquait que c'était la fin de pas mal de choses... *the end...Of everything that stand, the end...*

A cette heure où plus personne ne venait déposer ou récupérer son véhicule, Louis Berti s'autorisait à passer ses propres CD sur la chaîne hifi à laquelle étaient reliés les haut-parleurs qui diffusaient en journée une sorte de musique d'ascenseur quelconque. Il glissait ses disques

dans le lecteur et tournait le bouton du volume un peu plus vers la droite. Ses morceaux préférés résonnaient dans les allées vides. Ça lui faisait un peu de compagnie. Des musiques de films. Que de la musique de films et rien d'autre. Une bande originale pour les images en noir et blanc des moniteurs de vidéosurveillance. Ce n'était pas du son THX, loin de là, mais ça emplissait le parc à bagnoles de quelque chose d'humain. A chacun sa drogue pour supporter le réel. Tout le monde se shootait désormais aux écrans de smartphones. Lui son trip c'était les toiles de cinéma et la musique qui allait avec.

..No safety no surprise, the end...

La fin ! Louis Berti avalait, presque sans les mâcher, de gros morceaux d'un club-sandwich garni de poulet mayonnaise et se demandait à quoi elle ressemblerait sa fin à lui. Comment ça pouvait finir une vie ? Est-ce qu'il terminerait la sienne dans son lit ? Seul ? Forcément seul. Anonyme. On découvrirait son corps quand l'odeur, ou la surpopulation de mouches dans la cage d'escaliers, commencerait à déranger les voisins. « *Ah ben, il était tellement discret qu'on n'avait pas remarqué... c'est triste, hein, Monsieur le policier mais on n'a rien fait de mal, hein !...* » Ça ferait quelque chose à raconter à la prochaine fête des voisins.

Il n'espérait même pas un *happy end*. A vrai dire, il s'en foutait pas mal. Il avait un boulot, de quoi payer ses places de ciné, son loyer et une pension alimentaire à une femme qu'il avait trop connu et un gamin qu'il n'avait jamais vu.

...There's danger on the edge of town...

Il paraît que lorsqu'on meurt on a droit à une séance de cinéma gratis. Son propre biopic, rien que pour soi. Louis Berti était persuadé que ce n'était pas possible. Qui avait bien pu inventer une connerie pareille ? Quand on meurt, on meurt. Point final. Et pourquoi est-ce qu'on ne verrait pas les mots « The end » au moment du dernier souffle, comme dans les vieux films, au cas où on n'aurait pas compris ? Non, pour Louis Berti une telle chose était

inconcevable. Il se repassait souvent les polaroids de son existence dans sa tête, seul dans son parking, mais de son vivant. Pas comme ces gars dans certaines productions qui racontent leur histoire alors qu'ils viennent juste de se faire tuer.

*The killer awoke before dawn, he put his boots on,
He took a face from the ancien gallery,
And he walked on down the hall...*

Louis Berti avalait, presque sans les mâcher, de gros morceaux d'un club-sandwich garni de poulet mayonnaise quand il conclut que la fin de la pellicule n'avait peut-être pas trop d'importance et que parfois ce n'était pas plus mal qu'elle arrive vite, histoire de pouvoir quitter la salle de projection sans trop se faire remarquer et de passer à autre chose. Louis Berti ne pouvait s'empêcher de penser à ces salades d'images qui défileraient devant nos yeux au moment fatidique. Si vraiment ça se passait comme ça, qui était crédité en tant que réalisateur au générique de fin ? Le Dieu auquel on croit ? Et si on est athée, les frères Dardenne ? Ou alors soi-même, si on pense être le seul réalisateur de sa vie ?

*He walked on down the hall and,
And he came to a door... and he looked inside...
Kill, kill, kill, kill, kill, kill,*

Louis Berti avalait, presque sans les mâcher, de gros morceaux d'un club-sandwich garni de poulet mayonnaise juste avant d'être dérangé par une détonation et le sifflement concomitant d'une balle qui transperça l'uniforme de la société de protection qui l'employait. Le côté droit du visage appuyé sur le dessus du bureau baignait dans une mare de café tiède. Ses yeux semblaient regarder les écrans de contrôle, à la recherche d'une explication sur ce qui venait de se passer. Ses traits s'étaient figés dans une convulsion interrogative. Comme à chaque fois qu'il voyait un Buñuel. Alors c'était ça la fin ? Tout ça... pour ça ?

*This is the end,
My only friend, the end.*